

Pédagogie de compétition pour société de marché ?

Laurent Carle

Si on pense qu'apprendre est une obligation morale qui fait devoir de travailler à l'école, on aboutit logiquement à considérer l'échec scolaire comme la conséquence d'un défaut moral et, à la rigueur, d'une défaillance intellectuelle, dont l'individu porte, seul, la responsabilité. Si on pense qu'apprendre est une nécessité sociale et acquérir des savoirs scolaires, un droit, on considérera l'échec comme un dysfonctionnement scolaire, facteur d'injustice à réparer collectivement. La première théorie, séduisante et dominante dans l'opinion française, induit un modèle d'enseignement « individualiste », magistral, classique et traditionnel, majoritaire. La deuxième théorie, peu attractive, peu partagée et peu connue, produit un modèle d'enseignement « socialiste », pédagogique et innovant, minoritaire. Chaque maître, comme chaque profane, peut se situer dans l'un des deux sous-ensembles. Pour penser la deuxième théorie, il faut la choisir délibérément. Pour la première, il suffit de se laisser porter sans résister, poussé par la foule, comme un esquif, sur le flot de la doxa. Pour atteindre la deuxième, il faut nager, comme un saumon, à contre-courant des idées reçues, en rare compagnie.

On ne peut exercer le métier selon une approche pédagogique qui place l'enfant au centre, sans l'avoir voulu avec détermination, en résistance et en rupture avec l'idéologie dominante. Or, l'offre pédagogique n'est pas visible. Les pratiques et les théories pédagogiques ne sont disponibles, ni dans la panoplie des outils didactiques commerciaux, ni dans le registre institutionnel de l'offre de formation professionnelle. Il faut donc se risquer, chercher, tâtonner, se tromper, corriger, innover, seul dans sa classe et, hors de la classe, se rapprocher de mouvements pédagogiques, mal connus, parfois contre la mauvaise réputation que leur fait la rumeur et malgré l'hostilité que leur manifestent les penseurs de l'enseignement « reconnus ». On peut donc traverser une carrière entière sans en avoir eu vent. Car, pour apprendre le métier en conformité avec la pensée dominante et en concordance avec la tradition, à l'abri du risque pédagogique, il suffit, quand on débute, d'observer autour de soi « ce qui se fait », d'écouter les aphorismes des anciens, de ceux qui ont de la bouteille, qui, autrefois débutants, avaient appris le métier de leurs anciens, qui l'avaient, eux-mêmes, appris... On peut aussi se référer aux méthodes des maîtres qui nous ont éduqués pendant notre propre scolarité. La boucle est automatiquement fermée par transmission orale et contagion de croyances, par promiscuité.

Le maitre traditionnel :

Il est soumis à des contraintes institutionnelles historiques, spécifiques, qui n'existent pas hors de l'école. Elles lui sont « livrées » par la **tradition**. Entre autres, il respecte des **normes morales** qu'on ne trouve **nulle part ailleurs**. Dans sa classe, apprendre est un devoir, ne pas apprendre est une faute ou une défaillance. Il doit exhorter, « stimuler » par de mauvaises notes, houspiller et menacer les élèves négligents ou rétifs, pour qu'ils apprennent leurs leçons.

Son souci historique de départ : contrôler et modérer l'effervescence des rentrées de classe ; asseoir son autorité en repérant les leaders qui risqueraient d'entraîner le groupe dans l'indiscipline ; gagner la confiance inconditionnelle des élèves ; installer une discipline rigoureuse par des mises en garde, des règles de vie déjà libellées, annoncées dès le premier jour, avec présentation de l'arsenal des sanctions, récompenses-punitions, qui accompagneront les notes ; faire planer la menace du redoublement sur la tête de ceux qui ne seraient pas assez attentifs, disciplinés, appliqués et travailleurs.¹

En bref,

- 1- rappeler aux élèves que chacun obtiendra, par son seul mérite, **dans un labeur solitaire**, de bons résultats et les récompenses qui vont avec,
- 2- en même temps que la « conduite », **moraliser** aussi les conduites d'apprentissage.

Son souci historique à long terme : asseoir sa réputation professionnelle sur sa diligence à respecter la tradition et sur sa loyauté envers elle, à savoir, créer dans la classe, au quotidien, les comportements et le climat studieux des examens et concours ; réunir les conditions matérielles et morales d'une **compétition interindividuelle** impartiale, où chacun aurait sa chance, afin que le meilleur gagne (interdiction d'échanger et de copier ; ne devoir « sa note » qu'à soi-même ; apprendre seul ; faire peu, même faux, mais tout seul) ; contrôler la conformité ; persuader chacun que **la mutualité est un défaut** ; boucler **le programme** afin d'être en règle avec ses obligations institutionnelles et les attentes supposées ou fantasmées de « l'inspecteur » ; fournir au collègue du niveau supérieur, qui accueillera les élèves dans un an, un bon pourcentage de **bons élèves**.

Le maitre pédagogue :

Il se donne des objectifs éducatifs universels, pensés et analysés, non scolaires, valables partout. Dans sa classe, apprendre est un droit, ne pas apprendre est une injustice sociale. Il lui faut faire en sorte de donner à tous les moyens de s'instruire, de trouver pour chacun le chemin de la connaissance.

Son souci original de départ : travailler, dès les premiers jours de classe, avec des **élèves actifs, interactifs et autonomes** ; les déranger dans leurs postures habituelles

¹ A propos de ce qui « motive » : *Bâton, carotte et motivation*

<http://www.charmeux.fr/blog/index.php?2008/09/15/91-recompense-et-motivation>

d'attente et de soumission aux décisions de l'adulte ; leur donner le **sens de l'initiative**, de la **solidarité entre pairs**, du projet personnel et collectif ; faire émerger un **sentiment d'appartenance sociale**.

Son souci innovant à long terme : apprendre à **vivre ensemble**, créer une dynamique d'élaboration collective de la vie quotidienne, d'organisation du travail en classe et de construction des savoirs, un système socialisant de **cogestion élèves-maitre** ; faire acquérir par chacun, en collectivité, le sens social, le sens critique, **le sens du partage et l'empathie**. En bref, pour apprendre ensemble, créer une microsociété, organisée sur un modèle coopératif, une **petite entreprise de production et de consommation des savoirs** élaborés et acquis en groupe ; apprendre à **penser par soi-même**, à ne pas faire confiance à tout ce qu'on entend, même si c'est dans la bouche du maitre.

Les objectifs éducatifs et la finalité sociale des deux théories, conscientes ou inconscientes, sont si contradictoires qu'aucun moyen terme, ni rencontre n'est possible. Beaucoup de traditionnels aiment leur métier et l'enfance, développent des relations de confiance et de respect, voire d'amitié, sur le plan interindividuel, maitre-élève. Cette qualité de la relation peut passer pour une pédagogie éducative. Quand les élèves ont de mauvaises notes, les bons maitres traditionnels les consolent, charitablement : *« les notes, c'est pas important, il faut travailler pour toi, pas pour la note ! si tu continues tes efforts, la prochaine fois, tu en auras une bonne... »*, comme le prêtre absout le pécheur et l'exhorte dans la voie du salut. Mais leur pédagogie s'arrête à la compassion. Elle ne va pas jusqu'à renoncer à la notation, renoncement qui signerait le reniement de l'orthodoxie, le sacrilège de la liturgie et des sacrements scolaires.²

Ce sont bien deux métiers différents et incompatibles. On ne peut être enseignant à dominante traditionnelle avec un peu de pédagogie, ou pédagogue convaincu avec un peu d'enseignement traditionnel, sans déclencher un conflit avec soi-même.

Les premiers arbitrent, en juges impartiaux et souverains, un concours scolaire blanc permanent, en guise de préparation et d'entraînement. Dans le viseur du programme éducatif, ils pointent les futurs examens et la compétition économique et sociale entre individus, adultes, mais gouvernés par des politiques, qui les considèreront comme les enfants dépendants d'un pouvoir tout-puissant : chacun pour soi, que le meilleur gagne ! Ce sont de loyaux serviteurs de l'état, parfois syndiqués, souvent électeurs de gauche, qui ne mettent jamais l'institution scolaire en question, même pendant une grève. La liturgie, les faire-semblant, la compétition entre pairs, avec récompenses, punitions et carnets de notes de la pédagogie traditionnelle, leur conviennent. Volontairement et en toute bonne conscience, pour quelques-uns, involontairement et sans le savoir, pour la majorité, ils apprennent aux enfants les vertus d'une pensée conforme qui ne pose pas de question à l'idéologie. Ils les préparent à vivre, en consommateurs fidélisés, « récompensés », tenus en laisse par la publicité télévisée, dans une société de marché, de compétition et de lutte de classes, une société qui exploite et humilie les classes inférieures, broie les individus les plus vulnérables et garantit aux plus favorisés le maintien de leurs privilèges. Pour fonder ces

² La notation est la religion de l'école.

« Dis, donc... C'est à l'école que tu apprends ces vilaines manières ? » Charles Pepinster

http://www.meirieu.com/FORUM/Disdonc_pepinster.pdf

pratiques, pour en justifier la finalité, ils n'ont pas besoin d'un questionnement et d'une théorie. La tradition qui leur fait faire ce qui se fait partout, depuis toujours, suffit.

Les seconds éduquent à la **citoyenneté active** pour une société démocratique et solidaire : un pour tous, tous pour un ! Ils ont rompu avec l'apprentissage scolaire passif, la pédagogie compétitive traditionnelle et l'idéologie dominante. Ce sont des serviteurs de l'enfance, pour ce qu'elle porte en germe, la société de demain, promoteurs d'une vraie vie sociale en classe, structurée par les échanges, l'entraide, la collaboration et le **débat démocratique**. Ce sont des chercheurs perpétuels, en quête de pratiques innovantes et concordantes avec leur éthique morale et sociale, qu'ils n'adoptent jamais sans examen. Quand leurs collègues conduisent les élèves vers la réussite aux examens, chacun pour soi, eux, ils guident et accompagnent les leurs dans la construction de savoir sociaux à partager. Sans attendre un monde meilleur, ils introduisent en avant-première, dans l'école, un modèle social idéal qui n'existe pas encore dans la société des adultes. A savoir, la mise en œuvre du triptyque des fondements de la république, **liberté, égalité, fraternité**. Considérant que la démocratie n'est pas définitivement donnée, ni achevée, ils la construisent et l'améliorent, dès l'école. Ils la consolident et la préservent. Ce ne sont pas des surdoués, génétiquement dotés de qualités personnelles, intellectuelles ou morales, supérieures. Ils ne sont pas meilleurs, ils sont différents. Ils n'ont pas reçu en naissant des talents professionnels exceptionnels. Ce sont surtout de « libres penseurs » non conformistes, des « incroyants » refusant idées reçues, vérités révélées et avérées. Ils ne se lancent pas dans une pratique, si répandue soit-elle, les yeux fermés, simplement parce que la corporation et l'opinion l'approuvent. Ils interrogent la théorie qui s'y blottit discrètement.

Leurs paradigmes étant contradictoires, les deux ne peuvent ni collaborer dans le temps, ni se rencontrer sur l'agora pour débattre. On ne peut comparer leurs résultats respectifs, puisqu'ils ne poursuivent pas le même but. On peut seulement les questionner. Pour préparer de futurs demandeurs d'emploi à vivre dans un monde impitoyable, vaut-il mieux les former ou les conformer ?³ Lequel des deux modèles arme-t-il le mieux les individus pour « réussir sa vie » ou pour subir les outrages du productivisme industriel, du harcèlement moral et du licenciement économique, sans sombrer dans la dépression ? Interroger le passé scolaire des employés de France Telecom qui se déféparent et des spéculateurs qui ont déclenché le crash boursier de 2009, nous apporterait peut-être un début de réponse.⁴

Laurent CARLE (février 2010)

³ Extrait d'un blog sur la « récompense » : *Maintenant... elle me paraît en même temps une bonne manière d'armer (...un peu plus...) les élèves au monde futur qu'ils devront intégrer une fois les diplômes (enfin je l'espère) obtenus : dans ce monde là (... le monde du travail, enfin je l'espère), la récompense est monnaie courante ! Ils sont nombreux, les salariés qui vivent cela difficilement, parce qu'ils n'y ont pas été rodés ! Alors, pourquoi ne pas s'y entraîner AVANT ?*

⁴ Un enfant en situation d'apprentissage est un chercheur. Il devrait bénéficier des mêmes conditions psychologiques et sociales qu'un chercheur en laboratoire : droit à l'erreur, travail en équipe, entraide, solidarité et coopération entre pairs. Pour mieux comprendre la nocivité du système *récompenses-punitions*, on devrait aussi interroger le passé et le présent de chercheurs réputés, aujourd'hui maîtres en excellence scientifique : <http://www.rue89.com/2010/02/20/ces-chercheurs-qui-refusent-des-primas-de-milliers-deuros-139524>